

Rémy Lasource

Une éclaircie



Chapitre I

Courir pour se tenir tranquille

U2 running to stand still

C'est quelque chose qui s'empare de moi et que je ne contrôle pas. C'est une émotion qui glace mes yeux et qui une fois enfuie, les brûle. Alors mon pouls s'accélère en même temps que mon ventre se noue, mon estomac devient acide, et je suis là debout les bras ballants tout juste foudroyé par ça, victime d'une faiblesse ou d'une force, qu'est-ce au juste ? Mais pour l'instant ce n'est qu'une faiblesse tant elle ampute mon énergie ; alors, encore éberlué par ce qui vient de m'arriver j'ai cette réaction : je relâche, je relâche tout dans un soupir avec simplement ces mots qui remontent des confins ignorés de mon corps, ces sons que je prononce mentalement : *si seulement*.

J'ai les boules, ma gorge s'obstrue, mes yeux cherchent à ravalier cette eau qui embue ma vue et qui me saigne là, autour de l'iris, j'en ai le blanc rougi de veines sinueuses. J'ai le regard qui se lève vers le vide sans fin des cieux en cherchant un sens à tout ça, mais rien là haut ne me répond ou ne s'inquiète de mon existence. C'est ainsi. *Si seulement*.

Au début ce n'était qu'un trouble puis c'est devenu une attirance. Maintenant je l'aime au point d'en être malade. C'en est effrayant. Je suis républicain catholique, elle, unioniste protestante. Je traîne des pieds comme je traîne mon ennui, à quoi bon tout cela si je ne peux qu'espérer ? mais il y a cette insatisfaction qui remplit mon corps, qui gronde comme le ferait un orage de ravissement ; qu'importe après tout que cela soit possible ou non, il y a en moi

toute cette masse chaotique qui entrechoque ses forces et me voilà déjà autre, habité par cette passion qui s'élève et flotte dans mes abymes, toute ravie d'exister et d'étaler son ampleur, ravie de sa propre abondance, il ne me sert à rien de la nier, de la refouler tant elle est présente, elle me montre ma voie, j'ai un but, un espoir, un idéal, là tout près, je l'ai vu, je l'ai croisé entre aperçu, effleuré, croisé, il était là, juste près de moi, et ce rêve s'appelle Aisling. *Si seulement.*

Elle vient de passer le bloc et part en dehors de la ville, à pied. Sa vue me terrasse. Je dois essayer de lui parler ou tout au moins la croiser, pour qu'elle me remarque. Allez Aiden fonce. Je cours, je la reverrai c'est sûr, je prends la route qui sort de la ville, j'accélère ma foulée et regarde mes tennnis blanches qui ont noirci avec la pluie, je file, à peine si je vois le panneau de sortie de la ville qui flotte irréal dans la brume, je souffle, ne pas se faire remarquer, je prends le sentier qui mène au parc derrière le cimetière, les murets moussus sont par endroits éboulés et je m'applique à sauter ces pierres bénies que le temps enfouit dans les cheveux de l'herbe, je bondis au dessus de ces vestiges effondrés qui veillent encore sur mes ancêtres, à côté je vois les croix grises avec leur cercle celtique qui relie chaque pointe, il y a dans l'air un peu de tourbe qu'on commence à brûler dans les cheminées pour chasser l'humidité des maisons, l'automne est déjà là, j'aime ça, cette odeur

particulière de ma terre embrasée qui s'élève chaude et bonne et qui va se mêler à la bruine froide de mon pays vert. Je sens en moi cette joie de courir vers Aisling, l'ivresse d'aller à sa rencontre, si seulement, allez va, file comme le vent ! maintenant mon cœur ronronne sûr dans ma large poitrine, touc touc, touc touc, touc touc. Il y a un petit bois à la sortie un peu plus loin derrière l'église, et c'est là bas qu'elle est allée se recueillir j'en suis sûr, dans ces restes de forêts où grand'mum me racontait qu'elle avait vu une assemblée de fées au clair de lune une nuit qu'elle s'était perdue, oui c'est ça, c'est là bas qu'elle est partie, mais après tout ne vient-elle pas de ce pays secret ? Elle est si pâle avec sa peau de nacre que des taches de son ont sertie comme des bijoux, elle est si rousse que sa chevelure rayonne sous le ciel gris, ses cheveux sont à eux seul une couronne, non que dis-je, ils sont une auréole, c'est ça, je n'avais jamais remarqué à quel point la couleur de ses cheveux et la blancheur de sa peau la rendaient irréelle, surnaturelle. Elle est mon idéal et pour la première fois de ma vie je cours vers lui, j'accepte d'écouter mon cœur, non, ce que je ressens n'est pas une faiblesse, ça n'a jamais été une faiblesse et tu le sais au fond de toi que c'est une grande force, c'est l'amour qui me transporte en ce moment sur ce sentier boueux et quand Aisling me verra courir vers elle elle saura. Aisling sentira la pureté de mes sentiments, elle comprendra, là, dans cette forêt aux vieux chênes

moussus comme ce que je ressens a un sens pour nous deux. Là voilà plus loin dans ce petit bout de clairière, c'est une flamme rousse qui vacille sous le ciel gris, elle est la seule lumière sur terre en ce jour d'automne, les arbres l'entourent et tiennent une assemblée de feuilles autour d'elle, et ce qui reste de jour tombe des cieux sur elle et ruisselle, comme pour régénérer toute clarté à la source de cette fée, puis les rayons remontent ragailardis afin de lutter contre les nuages blafards ; que serait notre monde sans ce peuple magique ?

Instinctivement je ralentis, puis mes muscles s'arrêtent brusquement pour me laisser prostré dans l'ombre des feuillages. Que m'arrive-t-il ? Non je n'irai pas dans la clairière montrer ces sentiments qui enflamment mes yeux, qui consomment mon âme au point que je me reconnais à peine. Je resterai là dans cette nuit de forêt pour la contempler, elle est si belle, si irréelle, et moi comme une erreur de la nature je me cache pour profiter de ce spectacle, pour observer secrètement la beauté céleste d'Aisling. Elle se tient là, juste à trente mètres, et la clairière qui forme un puits dans cette mer de feuillages reçoit des colonnes de bruines, des fines guirlandes de pluie qui, trop légères pour tomber, flottent et s'évanouissent mollement dans l'air en captant le gris du temps. Des processions de gouttes descendent et se déposent sur la belle chevelure rousse de cet ange, et Aisling attend debout, la tête levée aux cieux, bénie par ces perles d'eau qui

viennent délicates la baiser. Je touche un tronc, épais et rugueux, irrégulier, comme moi, pourtant lui inspire la force et la noblesse quand je ne dégage que la disgrâce.

Plus loin le mal arrive, je le sens venir comme un serpent dans ce jardin d'Ustler, mes instincts m'alertent d'une profanation en cours, je regarde autour et le voilà sorti de nulle part, Doug, ce sale beau gosse plus vieux que nous de trois ans et le voici qui arrive dans l'aire les épaules bien droites et la coiffure impeccable avec sa beauté froide, protestante, désespérément classique et qui joue de la supériorité de ses années pour éblouir mon Aisling encore naïve. J'appréhende ce que je risque de voir. Il s'avance rapidement et sûr de lui mais déjà, elle lui sourit, elle l'attendait. Cette forêt pourtant si magique va connaître une triste scène, je détourne la tête mais mes yeux sont comme aimantés sur Aisling, sur son regard tendre qu'elle adresse à Doug et la voilà qui vient se blottir dans ses bras, et je ne vois plus que sa chevelure rousse tomber sur son dos qu'encadrent les épaules de Doug, qui la tient contre lui, sans se rendre compte de sa délicatesse. Il est là dans la clairière, juste en face de moi, son poitrail subitement décoré d'une hermine rousse qui ondule légèrement au vent, trop belle pour lui.

C'est quelque chose qui s'empare de moi et que je ne contrôle pas. C'est une émotion qui glace mes yeux et qui une fois enfuie, les brûle, alors mon pouls s'accélère en même temps que mon ventre se noue,

que mon estomac devient plus acide, et je suis là debout les bras ballants tout juste foudroyé par ça.

Je rentre les épaules basses. Il a plu toute la journée. On voit à peine une lueur dans le magma noir des nuages. Le soleil a percé un moment comme un malade semblait reprendre vie, mais les nuages l'ont recouvert aussitôt d'un suaire où la lumière filtrait comme des taches de sang à travers un pansement. Je traîne dehors sans raison, en ayant du mal à rentrer chez moi. Maintenant le soleil est perdu quelque part. L'image d'Aisling flotte devant moi. J'avance sous les trombes d'eau. Elles me rassurent, j'aime leurs baisers glacés. Aisling a embrassé son beau gosse sportif qui n'a jamais lu Yeats. Moi j'ai des épaules trop grosses et un nez disgracieux, je ne suis ni brun foncé aux yeux bleus, ni roux éclatant aux prunelles vertes, je ne suis que châtain, terriblement, incroyablement comme tout le monde, un châtain aux yeux marrons. Je n'ai pas cet éclat celte de nos lointaines latitudes ; non.

J'ai mangé sans appétit, Dad a une réunion au syndicat cette nuit, ils parlent de licenciement au chantier naval, ce sera encore et toujours des catholiques qu'on envoie au chômage. J'enfile ma paire de tennis et des vêtements de course puis je décide de partir me changer les idées, le sport sera la meilleure façon pour oublier, digérer et transformer ces images d'Aisling heureuse dans les bras de Doug.

Je sors de ma banlieue, le vent souffle les nuages marins vers l'intérieur des terres, je passe le pub, je traverse son halo flottant sur le trottoir en me recouvrant de son dôme de lumières orangées qui percent derrière les vitres troubles, je prends le chemin des collines qui m'offriront leur vue sur la mer, je contourne lentement les prés que délimitent des murets de pierres où paissent des moutons immobiles, je gravis la colline, les nuages rasant le sommet vert comme d'énormes moutons célestes prêts à appareiller sur l'herbe, derrière moi la ville étale plus bas son agrégation de maisons lumineuses, comme le coin où se réfugier contre le mauvais temps, puis je pénètre dans la forêt.

Là il fait tout de suite plus noir, je suis scrupuleusement le sentier de terre, le crépuscule ne saurait tarder, je vois déjà la blancheur de la lune éclairer puissamment une partie du ciel, j'accélère, la pénombre des arbres ne fait qu'augmenter ma douleur, ma sensation d'impasse dans la vie, il faudra que je parte d'ici, ne pas vivre comme mes parents dans cette partie anglaise de l'île et subir autant de petites humiliations par les protestants, processus de paix qu'ils sermonnent tous. Il faut partir pour Gallway en République d'Irlande, mais déjà le vent souffle plus fort en faisant chuter la température brutalement, je ne vois presque plus. Mais je cours et suis en pleine forme, affronter des éléments hostiles ? – rien ne conviendra mieux à mon humeur ce soir, j'ai